

L'Abille de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS PUBLISHING CO. LIMITED

COL. JACQUES J. DE LA VERGNE

MAURICE LAFARGUE

Phone Main 3487

Bureaux: 323 Rue de Chartres

Entered at the Post Office of New Orleans

Pour les petites annonces de demandes, ventes, locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 6 sous la ligne, voir une autre page du journal.

L'Abille est en vente au kiosque de journaux du "Times Square Building," à New-York.

TEMPERATURE.

Thermomètre de E. Ciaudel, Opticien, Successeur de E. & L. Ciaudel, 918 rue du Canal, Nouvelle-Orléans, Lae.

Vendredi, 9 août 1914.

Table with 3 columns: Fahrenheit, Centigrade, and time of day (7 h. du matin, Midi, 3 p. m., 6 p. m.).

Le Siège d'Anvers

Il nous semble intéressant à l'heure où les yeux du monde civilisé sont tournés vers la ville d'Anvers, qui est la clef de la Belgique toute entière, et qui après avoir été convoitée depuis des années par l'Allemagne, est enfin assiégée par cette formidable puissance.

La forteresse possède une station d'observation, qui est située dans un cylindre d'acier, qui peut à volonté s'élever ou s'abaisser; la partie supérieure est percée de trous permettant d'apercevoir la campagne à proximité.

La forteresse est entourée de deux lignes de forts, qui enveloppent également Anvers d'une formidable ceinture; chaque fort est défendu par environ six cents hommes et garni d'artillerie et de tout ce que la civilisation a imaginé de plus puissant pour semer la mort.

Tout au centre est la forteresse entourée de fossés pleins d'eau et dans un cas désespéré, on pourra en tout dernier resort, inonder toute la campagne par les eaux de la rivière Scheldt.

Les travaux qui entourent une forteresse couvrent une étendue de trente-cinq milles, la première ligne de forts se trouve à six milles de la ville et est située de façon à ce que les feux puissent se croiser; la seconde ligne de forts se trouve à deux milles environ de la ville.

Les Pompiers de Nancy

Félicitations du Maire

Au cours du bombardement de Nancy, plusieurs incendies ont éclaté dans la ville. Le corps des sapeurs-pompiers nancéiens, dont on connaît l'admirable dévouement — dévouement qui s'est manifesté en maintes circonstances, — a été, une fois de plus, à la hauteur de sa mission: sans souci des obus qui pleuvaient autour d'eux, nos sapeurs sont restés bravement sur la brèche, luttant contre le fléau qu'ils purent circonscire.

Justification superflue

Sir Edward Grey et M. Asquith daignent répondre au chancelier allemand

Londres, 9 octobre. — Le Bureau de la Presse est autorisé par sir Ed. Grey à répondre aux critiques qu'a formulées contre la politique anglaise le chancelier allemand.

L'Angleterre, dit-il, serait intervenue pour protéger la neutralité de la Belgique aussi bien contre la France que contre l'Allemagne. D'ailleurs, le gouvernement français a assuré le gouvernement anglais à plusieurs reprises qu'il respecterait cette neutralité.

Le Bureau de la Presse rappelle l'étonnement manifesté par le chancelier de ce que M. Asquith, dans son discours au Guild Hall de Londres, n'ait pas parlé de la neutralité des pays scandinaves, et il ajoute:

En ce qui concerne le Danemark, les Danois n'oublient guère le rôle joué par la Prusse et par l'Angleterre respectivement en 1863-64, lorsque le royaume de Danemark fut démembré.

En ce qui concerne la suggestion du chancelier que l'Angleterre, dans le traitement des Républiques boères, a violé la cause de la liberté, le bureau de la presse rappelle les paroles du général Botha, prononcées il y a quelques jours, et par lesquelles celui-ci a exprimé la conviction que la justice est la cause de la Grande-Bretagne, et proclamé la ferme décision de l'Union du Sud Afrique d'aider la Grande-Bretagne par tous les moyens possibles.

Le général Botha a déclaré que le Sud-Afrique aimerait dix fois mieux servir sous le drapeau anglais que sous le drapeau allemand.

Le chancelier a caractérisé la politique anglaise en disant qu'elle était égoïste. Au contraire, déclare le bureau de la presse, cette politique a été caractérisée par le ralliement, par l'affection et par l'intérêt commun de tous les dominions et dépendances anglais qui, tous, viennent en aide à la Grande-Bretagne par l'envoi de soldats ou par d'autres contributions à la guerre actuelle.

HYDRO-THER-MASS.

Procédé scientifique de bains turcs. Meilleur qu'une semaine au bord de la mer ou dans la montagne. Traitement de deux heures. Dames, de 8 à midi; messieurs de 1 heure à 8 heures et tout le dimanche. \$1.00 par traitement. Six séances pour \$5.00. Chiropratie, manipulation, Dorsiers \$1.00; \$25.00 par mois. Douche et natation, 50c; 75c pour \$10.00. Leçons de natation. 728 rue Gravier. M. et MME ROBERT OSBORNE. 10 mai - 10

gouvernement qui est résolu à demeurer à la tête du pays pendant la crise actuelle et à obtenir le succès et le triomphe final. La devise de notre parti a toujours été: "La Patrie d'abord."

M. Smith avertit l'Allemagne et les nations neutres de ne pas se faire une idée fautive concernant un manque de décision quelconque de la part de la nation anglaise, et il conseille aux autorités allemandes, si elles désirent comprendre ce qui s'est passé au Parlement, de lire les discours des chefs unionistes qui montrent que l'épée de la nation est tirée dans un but unique.

Enfin, M. Redmond, chef du parti nationaliste irlandais, publie un manifeste émouvant adressé au peuple irlandais. Il y demande la formation d'une brigade d'Irlandais, qui représentera l'Irlande dans la lutte historique engagée pour les droits sacrés des petites nations, comme les autres parties de l'Empire sont représentées.

Mon cher capitaine: Le corps des pompiers de Nancy s'est trouvé, par suite du bombardement qu'a subi la ville, obligé de parer brusquement à plusieurs incendies allumés à la fois. Dans cette circonstance difficile, nos pompiers ont fait preuve d'un sang-froid et d'un courage au-dessus de tout éloge, continuant leur tâche d'extinction et de sauvetage sans se soucier des obus qui pleuvaient près d'eux.

Je tiens à vous adresser, mon cher capitaine, au nom de tout le Conseil municipal, nos plus hautes félicitations et vous prie de les transmettre aux officiers, sous-officiers et sapeurs vos ordres. Toute la population nancéienne sait ce qu'elle vous doit et s'associe à cet hommage. Veuillez agréer l'expression de mes meilleurs sentiments. (Signé) Le maire, G. SIMON.

Comme le dit très justement le maire de Nancy, la ville s'associe à cet hommage mérité, et, puisqu'il est question ici d'un bienfaiteur insigne de la compagnie, nous n'hésiterons personne en disant qu'il s'agit de M. Mangin, avocat, ancien bâtonnier, dont on connaît les brillantes qualités de cœur et d'esprit.

L'inébranlable Angleterre

Une déclaration de M. Winston Churchill

Londres, 9 octobre. — M. Winston Churchill, premier lord de l'Amirauté, dans un message lu ce soir au cours d'une réunion de recrutement à Chatham, a dit: "L'empereur Guillaume a pressé ses troupes d'anéantir les Anglais, et il a traité de "petite" l'armée du général French. Chatham saura quelle réponse lui faire, et que l'on ne doit pas conclure la paix, aussi longtemps que le militarisme prussien ne sera pas écrasé."

Un des chefs des unionistes, M. Smith a, de son côté, déclaré: "Aucune considération ne sera donnée à la politique de parti tant que nous n'aurons pas gagné la victoire. Le parti unioniste aidera de toutes ses forces le

UN ESPION

Il communiquait avec l'Etat-Major allemand.

Corbeil, 9 octobre. — Hier, dans un train de prisonniers, est passé un espion allemand. Depuis plusieurs jours, cet individu était remarqué suivant de très près les troupes. Avant-hier, comme il se hasardait à questionner des paysans de Sommesous, localité située entre la Fère-Champenoise et Vitry-le-François, sur les mouvements et les intentions des armées alliées, il fut signalé. Etroitement surveillé, on acquit bientôt la certitude que ce triste personnage communiquait avec l'état-major allemand. Capturé, on trouva dans ses poches des tenailles et des pinces coupantes.

Au cours d'une minutieuse perquisition à son domicile, on découvrit un attirail parfait d'ouvrier téléphoniste monteur. Il est conduit à Orléans et sera fusillé sitôt arrivé à destination.

APRES LE PASSAGE DES BARBARES

Trois millions de secours aux habitants de la Marne.

Bordeaux, 9 octobre. — Le président de la République, sur la proposition du président du conseil, du ministre de l'intérieur et du ministre des finances, a signé un décret autorisant le ministre des finances à faire une avance de trois millions qui sera répartie entre les communes du département de la Marne pour venir en aide aux habitants qui, à la suite de l'invasion, se trouvent sans abris et sans ressources.

Le gouvernement a chargé M. Doumergue, ministre des colonies, de se rendre dans le département de la Marne afin de se rendre compte de la situation et de parer aux premiers besoins. Le ministre a quitté Bordeaux aujourd'hui.

MM. Vallé, Montfeuillard, sénateurs, et Lenoir, député, qui firent, hier, une démarche auprès du président du conseil pour solliciter des secours urgents en faveur des populations qu'ils représentent retourneront dans la Marne en même temps que le ministre des colonies.

La Culpabilité allemande

Comment Guillaume II a déclenché la guerre

Tandis que la diplomatie allemande s'empêtré dans ses mensonges, froidement, sans sourcil, l'Angleterre l'accable sous le poids de témoignages irréfutables.

Après sir Edward Goschen, ambassadeur à Berlin, voici sir Maurice de Bunsen qui raconte les préliminaires de la rupture — dans une dépêche que le Foreign Office a fait publier hier.

Sir M. de Bunsen démontre que, même après le rejet par l'Autriche de la réponse de la Serbie à son ultimatum, les négociations entre l'Autriche et la Russie se poursuivaient toujours d'une manière parfaitement amicale. Jusqu'au 17 août, l'accord paraissait presque en vue. Ce jour-là, l'ambassadeur de Russie, M. Schebeko, fit savoir à sir M. de Bunsen que le comte Szapary, ambassadeur d'Autriche à Saint-Petersbourg, avait informé M. Sazonoff que l'Autriche consentirait à soumettre à une médiation les points de sa note à la Serbie qui paraissaient violer le maintien de l'indépendance serbe.

Mal aux Reins

Mlle Myrtle Cotbrum, de Russellville, Ala., dit: "Pendant près d'un an j'ai souffert terriblement de mes reins, de douleurs dans tous mes membres, et ma tête me faisait mal continuellement. Notre médecin de famille me soignait, mais le soulagement que j'éprouvais n'était que temporaire. J'étais certainement en mauvais état. Mon professeur d'école me dit: 'PRENEZ LE VIN DE Cardui' LE TONIQUE POUR FEMMES"

J'en pris deux bouteilles en tout, et fus guérie. Je ferai toujours l'éloge du Cardui aux femmes malades et souffrantes. Si vous souffrez de douleurs des reins faibles, telles que mal de tête, mal aux reins, ou autres symptômes particuliers aux femmes ou si vous avez simplement besoin d'un tonique pour cette occasion de fatigue, de nervosité que vous éprouvez, essayez Cardui.

militaire française; je ne sais si cela prendra huit jours ou six semaines (sic). Mais il y a une chose certaine: c'est que l'armée allemande prendra Paris. Si elle ne prenait pas cette ville, c'est qu'il ne resterait pas de soldats allemands pour combattre.

Quant aux Russes, l'empereur a dit d'eux: "Qu'ils prennent d'abord Königsberg et alors nous parlerons de leur marche sur Berlin."

Sait-on que Lemberg a trois noms? Et que Lemberg, Lwow et Léopolis, c'est une seule et même ville sous trois dénominations différentes, la première allemande, la seconde russe et la troisième grecque.

C'est d'ailleurs un avantage dont elle ne songe pas à tirer vanité pour l'instant.

LES ILLUSIONS DU KAISER

Il voulait prendre la France.

New York, 9 octobre. — L'Allemagne vient d'envoyer au Mexique un nouveau ministre plénipotentiaire, M. von Eckhardt, qui, en passant à New York, a raconté avec complaisance une conversation qu'il avait eue avec son souverain avant de quitter Berlin.

"Le kaiser, a dit M. von Eckhardt, a fait, à maintes reprises, des ouvertures amicales aux Français. Il a complètement échoué dans ses efforts. Aujourd'hui, toute illusion à cet égard doit être dissipée. Il est devenu nécessaire pour l'Allemagne de prendre la France, si elle ne veut pas être sans cesse en péril.

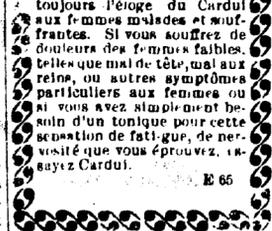
L'armée allemande combattrait jusqu'au dernier homme. Il faut que Paris soit pris et l'armée française subjuguée. Non que nous voulions conquérir la France pour la garder tout entière, ajoute M. von Eckhardt, en rapportant les termes mêmes dont s'est servi l'empereur, mais nous devons nous arranger pour détruire à jamais la menace du militarisme français, la puissance

Prise de deux drapeaux

Au cours des combats engagés sur les bords de l'Ourcq, deux drapeaux ont été enlevés à l'ennemi; ils ont été apportés hier au quartier général de l'armée de Paris.

Le général Gallieni a remis la médaille militaire au fantassin réserviste Guilmand, qui a couru de vive force l'un de ces deux drapeaux.

Cet étendard appartient au 36^e régiment d'infanterie fusiliers de Magdebourg. Il avait été, en 1870, décoré de la Croix de Fer.



WHAR THE ROBERT. See name in small ad below.

OFFICER SPECIALISTE. 2827 rue Canal, N. O. Phone Main 4576

Feuilleton de l'Abille de la Nouvelle-Orléans

Conquête du Bonheur

PAR JACQUES FRONTON

(suite)

Il est fier de son Henri, un beau monsieur que l'on admire quand il vient passer ses vacances chez ses parents adoptifs; puis il n'est pas orgueilleux, le pauvre, il embrasse le papa Michard malgré toute sa science, ce n'est est une bénédiction. Et, habile comme pas un, il prouve qu'aux vacances dernières, il a soigné seulement deux fois la fille de la voisine qui s'en allait tout doucement comme une fleur coupée et qu'il l'a remise sur pied droit et forte comme un jeune chêne.

née; le cœur de sa fille lui est comme fermé; mais la femme de Michard a compris, depuis longtemps, le secret de Louise, et elle la chérit pour la grande affection qu'elle sait au cœur de la jeune fille pour son Henri.

M. Forbath est plus que jamais occupé à son usine. Les affaires ont quadruplé pendant ces six années, mais de sourds mécontentements commencent à éclater.

Déjà, plusieurs fois les lanneurs, qui sont les moins endurants, se sont réunis chez le maître d'école et ils ont vaguement parlé de cesser le travail et de planter la fabrique et ses machines. Tant pis pour les commandes.

Michard, qui ne prend part à ces révoltes, a maintes fois exprimé ses craintes à Marthe. — Tu verras, femme, répète-t-il tous les dimanches en sortant de l'auberge où il va régulièrement faire sa partie de piquet; tu verras, cela tournera mal un de ces jours.

— Le crois-tu vraiment, Michard? — Pour sûr, je viens encore de voir le grand Henriot, le chef tanneur; il paraissait très monté, il menaçait et il fallait l'entendre arranger nos bourgeois, il les mettait en captivité, quoi! et tous les camarades l'approuvaient; pas un n'a protesté, au contraire. Aussi, vrai, je n'aimerais pas à me coucher tous les soirs dans la peau du patron.

— Précisément, voilà le danger; je crains pour l'enfant, car, entre nous, il est amoureux de la demoiselle, n'est-ce pas? — Tu le crois.

— Tu en es sûr, parbleu! tout comme moi. Après cela, il le peut, il est assez bien tourné pour cela, sans constater le talent. Mais j'ai peur que pour elle il ne fasse des bêtises, cela le ferait mal voir des nôtres, et ne lui donnerait pas les bonnes grâces du patron, au contraire. Recommande lui donc de la prudence.

Il pourra peut-être prouver encore une fois son dévouement à la fille de Forbath. Mais ce n'est pas en ayant l'air de trop la fréquenter. — Michard, tu me fais trembler; les choses sont donc graves? — Plus graves que tu ne le penses, Marthe.

— Mais alors, ton devoir est d'avertir le patron. — L'avertir, ce serait précipiter les événements et avancer certainement les malheurs que je redoute.

Il arriveront peut-être dans quinze jours, dans un mois; d'ici là, si on pouvait conjurer l'orage! le fils arrivera, je lui parlerai, raconterai tout; c'est un homme, il est savant et de bon conseil; j'ai confiance, il me semble qu'il trouvera quelque chose pour apaiser la révolte de nos bourgeois.

— Ah! ça sent toujours bon, chez vous, tante Marthe. Michard, resté dans l'ombre, s'approcha. — C'est modeste, mais si le cœur vous en dit, mademoiselle... — Preste, elle serra de sa fine main blanche les gros doigts rudes de l'ouvrier.

— Je vous remercie, mais je suis pressée, imman m'attend et elle n'aime pas cela; seulement j'ai entendu dire qu'Henri revenait demain et je venais voir si c'était vrai... ajouta-t-elle embarrassée.

— Je crois bien que c'est vrai, mademoiselle Louise, et nous sommes fameusement contents de le revoir, ma femme et moi. — Vous ne serez pas les seuls, papa Michard, bonne tante Marthe, vous pourrez lui dire cela à votre Henri.

Très rouge, elle disparut légèrement dans le frofroufrou de sa robe de soie claire, ses beaux grands yeux sombres tout luisants de bonheur sous ses épais bandeaux de cheveux brillants. — Elle est gentille tout de même, fit Marthe, il n'y a pas à dire, elle est à Henri de tout son cœur.

— Oui, les deux enfants s'aiment bien et je ne désespère pas de les voir un jour ensemble, très heureux. Tant de choses peuvent arriver. Les Michard achevaient tranquillement leur dîner; le contre-maître, silencieux, mangea d'un gros fromage, buvant à petits coups; Marthe enlevait déjà les assiettes, desservant la table pour remettre tout en place. Soudain un coup éclata; ce fut un éclair bref, suivi d'un coup sec, qui ébranla le pavillon; Marthe se signa, pendant que son homme immobile, regardait curieusement par la fenêtre le ciel qui s'embrasait.

le grondement de la foudre. Toute la journée la chaleur a été lourde, on y a pas pris garde; maintenant voilà la tempête.

Marthe soupira, et sans répondre alla s'agenouiller devant sa vierge de plâtre, soulageant son âme dans une prière naïve; Michard s'assit près de la fenêtre; insensible au roulement du tonnerre, il alluma sa longue pipe noire, et silencieux, il enveloppa de nuages bleus, sa bonne figure d'homme honnête, immobilisée dans une rêverie profonde.

CHAPITRE XVI. L'Attentat. — Le soir de son arrivée, Henri avait eu avec Michard un long entretien dans lequel le contre-maître avait exposé au jeune homme ses inquiétudes et la révolte sourde qu'il sentait grandir dans les ateliers.

— Bahl avait dit Henri, tout cela se terminera par une bonne grève, le patron est assez riche pour la supporter; mais comme il n'aime point à perdre son argent, il capitulera.

Les ouvriers qui mangeront un peu de vache enragée, pendant quelques jours de chômage, n'auront pas envie de recommencer. Il y aura moins de duré et plus de patience de part et d'autre et le gros orage que vous entrevoyez, oncle Michard, s'apaisera de lui-même. — Et la grève n'est pas que moi; m'effraie, je sais que la question a été agitée ces jours-ci, mais ce que je crains, c'est que certaines mauvaises âmes, qui sont très montées, ne se portent à des représailles. Ecoute, Henri. Le bonhomme, se penchant à l'oreille du jeune médecin, murmura très bas: — J'ai entendu, il y a trois ou quatre jours, proférer des menaces contre le patron, et ce que